

BIBLIOGRAPHIE

Noël COULET, *Aix en Provence. Espace et relations d'une capitale (milieu XIV^e s. — milieu XV^e s.)* Aix-en-Provence : Université de Provence, Publications-Diffusion (29 ave. Robert-Schuman, 13621 Aix Cedex 1), 1988. 2 vol., 1238 p.

Il n'est pas besoin de présenter Noël Coulet aux lecteurs de cette revue. L'ouvrage dont il est question ici constitue le point culminant et le fruit longtemps attendu des nombreuses années qu'il a consacrées à l'étude de la capitale provençale aux derniers siècles du Moyen Âge. Ses étudiants, ses collègues ainsi que les historiens de la Provence médiévale ont eu souvent l'occasion de se familiariser avec l'un ou l'autre aspect de ses recherches à travers des séminaires à l'Université d'Aix ou les nombreuses publications partielles, articles ou chapitres de livres (une trentaine dans la bibliographie du présent ouvrage) qui directement ou indirectement préparaient le terrain pour la grande synthèse que voici. Qu'on se souvienne des importants travaux sur les villages disparus, sur la transhumance ou sur les auberges aixoises, dont les fines analyses sont ici mises en situation dans la perspective d'un espace humain global. La synthèse était disponible sous forme de manuscrit multigraphié depuis la date de la soutenance de la thèse d'Etat (1979) qui est à l'origine du présent livre. Il était temps qu'elle devînt accessible à un public plus large et il faut savoir gré aux publications de l'Université de Provence d'ajouter des travaux de cette catégorie au catalogue de l'édition universitaire contemporaine.

A l'origine de cette étude se trouve un projet d'histoire "totale" qu'appelaient de leurs vœux les Febvre, Duby et Mandrou à l'époque où Noël Coulet entreprenait ses recherches sur Aix. Et l'étude se fonde en effet sur quelque 900 registres notariaux aixois de la seconde moitié du XIV^e et surtout de la première moitié du XV^e siècle, registres entièrement lus, dépouillés et mis en fiches par une méthode sélective de sondages ne portant que sur les actes les plus répétitifs. Saine prudence, aujourd'hui de mise pour qui sait les aléas de la conservation de cette catégorie de sources, mais courage remarquable aussi, connaissant la masse documentaire, à l'époque où d'ordinateur domestique personne encore n'osait même rêver. Le bilan de cette étude, nourrie également d'une grande variété de sources provenant d'une vingtaine de fonds d'archives tient en 600 pages de texte et autant de notes, bibliographie (malheureusement pas mise à jour depuis 1979), et très précieuses annexes et pièces justificatives touchant les domaines les plus divers abordés par l'auteur.

L'ouvrage s'ordonne en deux livres, d'importance à peu près égale, touchant d'une part l'espace urbain, d'autre part les principales fonctions de la capitale du comté de Provence. Tel qu'il nous est livré, il ne répond pas entièrement au projet initial de l'auteur. Pour en apprécier toute la qualité, il faut le lire pour ce qu'il est : une manière de symphonie inachevée. Les exigences parfois discordantes de la carrière universitaire et du doctorat d'Etat ont conduit l'auteur à livrer au jury le "tome premier" d'un projet plus vaste dont tous espèrent l'achèvement. Dans l'état actuel, on ne trouve donc guère de développement sur les structures et les alliances familiales, la cour, le pouvoir et la société politique ou le gouvernement urbain. Sur ce dernier point il est vrai, les archives communales aixoises sont bien peu loquaces. D'un diptyque "économie-société", nous avons surtout le volet "économie". Mais qu'on ne s'y trompe : les aspects de la vie aixoise qui y sont traités le sont avec une problématique si ouverte, avec une telle générosité de vues qu'on ne ferme pas le livre en restant sur sa faim, bien au contraire. Au fil des chapitres, l'auteur sait se faire économiste, ethnologue (particulièrement à propos du terroir et de la vie rurale), géographe (de l'habitat, de la transhumance, par exemple, mais sans jamais céder aux idées reçues, si nombreuses à propos d'une Provence traditionnelle) avec comme constantes le souci de l'analyse fine, du détail circonstancié, de la fidélité irréprochable aux sources. L'ensemble est magistral et fera date non seulement dans l'aire provençale mais aussi parmi les travaux pourtant nombreux et excellents qui jalonnent depuis quinze ans l'histoire de la France urbaine médiévale, de Poitiers à Reims ou de Chartres à St-Flour.

Il n'est guère commode de résumer en si peu d'espace l'apport original d'une recherche aussi diversifiée. Suivons dans ses grandes lignes de plan de l'auteur. Une longue introduction présente le cadre temporel, tout entier marqué par les enjeux des guerres du XIV^e siècle finissant. L'analyse de ces événements ainsi que du poids de la guerre dépasse largement le cadre de la seule ville d'Aix. Ainsi les développements sur l'Union d'Aix sont d'une importance capitale pour tout historien de la Provence. On peut regretter cependant que le cadre politique de la première moitié du XV^e siècle, si mal connu par ailleurs, ne fasse pas l'objet d'une étude plus détaillée.

L'auteur définit ensuite (livre I) trois cercles de l'espace aixois. La campagne, d'abord. Grâce à ces développements, qui complètent harmonieusement les pages que Louis Stouff a consacrées au même sujet dans un livre sur Arles¹, nous disposons désormais de synthèses richement documentées sur la vie rurale en Provence aux XIV^e et XV^e siècles. Que ces pages se trouvent dans les deux cas dans des monographies d'histoire urbaine ne surprendra pas. On savait l'importance des activités agro-pastorales dans l'économie des villes médiévales : il n'est pas exagéré de parler ici de "villes de la terre". A une période de "plein emploi" du terroir au début du XIV^e siècle succède une longue phase de transformations, selon un modèle bien connu pour l'espace européen : fléchissement des revenus seigneuriaux, abandon des tenures et avance de la friche, enfin vers le second quart du XV^e siècle, commencement de reconstruction, marquée par le progrès du vignoble et de l'activité pastorale. Au cours de ce processus, l'habitat rural dispersé se transforme. Les bastides, typiques de la région d'Aix, qui ont encore des allures de maisons fortes du XIV^e siècle, deviennent au XV^e des exploitations rurales auxquelles s'associe une fonction de plaisance, entre les mains des nobles et des bourgeois, puis surtout, vers le milieu du siècle, des laboureurs et des nourriguiers, ces entrepreneurs en élevage dont le rôle est si important dans l'économie urbaine de la basse Provence.

1. Louis STOUFF, *Arles à la fin du Moyen Age*, Aix, 1986, cf. *Provence Historique*, 147, 1987, p. 105.

Au-delà du territoire d'Aix se trouve un réseau de villages (le 2^e cercle) plus ou moins subordonnés à l'influence aixoise, et dont beaucoup (47% avant 1417) disparaissent au cours de la période. Dans une étude tout à fait minutieuse de la chronologie et des circonstances des ces abandons temporaires ou définitifs, qui nous vaut quelques belles monographies villageoises (Puyricard, Meyreuil, Venelles...), l'auteur invite à dédramatiser quelque peu le phénomène : pas de départ en panique, survie parfois très longue des communautés déplacées, intégration dans un processus plus global de reconstruction de l'espace rural où interviennent simultanément l'expansion de l'élevage, la prolifération des bastides, la concentration de la propriété foncière.

Enfin le troisième cercle de l'espace aixois est plus fluide : c'est l'aire de l'emprise urbaine au-delà des limites psychologiques du diocèse ou de la viguerie. Ici les Aixois ne sont pas conquérants. De la terre à la ville plutôt que de la ville à la terre : les possessions des Aixois hors de leur territoire sont étroitement associées au mouvement migratoire, elles apparaissent souvent comme anciennes propriétés conservées par les immigrants dans leur village d'origine, et de même les rares droits seigneuriaux dont peuvent se targuer les habitants de la capitale (surtout vers la Haute-Durance et le Haut-Verdon) sont le plus souvent associés à l'immigration récente de familles seigneuriales originaires de ces régions. En revanche le marché des fermes de revenus : royau (guère au-delà du XIV^e siècle cependant), seigneuriaux ou urbains contribue à élargir l'emprise économique du petit groupe (étonnamment diversifié) des entrepreneurs aixois : hommes de loi, laboureurs-nourriguiers, notaires, juifs.

Dans le second livre, Noël Coulet envisage successivement les principales fonctions économiques de la ville, toujours dans la perspective d'une plus ou moins grande emprise sur l'espace environnant. Les auberges aixoises, dotées d'une importante capacité d'accueil (peut-être 10% de la population totale !), reçoivent une clientèle diversifiée mais liée de près aux activités commerciales (avec les préalpes du Sud) et politiques (siège des Etats) de la ville. La documentation riche et variée mise en oeuvre ici éclaire d'un jour nouveau les structures et la vie de ces relais nécessaires de la sociabilité urbaine.

C'est cependant dans les activités d'élevage de troupeaux transhumants que se révèle toute l'importance et l'originalité de la fonction économique d'Aix, surtout après 1400. Véritable 'capitale des Alpes du Sud', la ville se trouve au centre de tout un système de relations économiques et sociales construit sur l'élevage transhumant : location de montagnes, commerce de la viande de boucherie, des peaux et de la laine (une laine qui va surtout à l'exportation, malgré le nombre et l'apparente prospérité des drapiers locaux). Il y a fort à parier que les grandes fortunes aixoises, si on pouvait les mesurer à travers un cadastre ou un rôle de taille, seraient celles des marchands, notaires, nourriguiers et même laboureurs associés à ce réseau. Les autres fonctions économiques de la ville sont nettement en retrait, elles ne dépassent pas la sphère d'approvisionnement et de redistribution de produits et services à l'échelle locale. L'éclipse des Italiens d'Aix à la fin du XIV^e siècle, l'essor remarquable des changeurs d'Avignon dès les premières décennies du XV^e expliquent la modestie des activités de change et de crédit sur la place d'Aix, avec cependant une exception intéressante : les prêts encore nombreux des Juifs d'Aix aux communautés d'habitants. Le rayonnement culturel de la ville, on l'apprend sans surprise au dernier chapitre, reflète à sa manière la relative médiocrité des échanges : prépondérance d'Avignon, démarrage de l'Université caractérisent ici aussi le XV^e siècle.

La fonction de capitale politique dévolue à Aix n'a pas fait d'elle, on le voit, une métropole économique ou culturelle. Coincée entre l'ancienne tradition marchande marseillaise et le dynamisme fulgurant d'Avignon au XIV^e siècle, capitale d'un bien

petit Etat où le souverain ne réside guère, Aix connaît comme toutes les villes d'Occident sa "crise" et sa "reconstruction" à la fin du Moyen Age, mais sur un mode original. Nourriguiers et hommes de loi jouent un rôle prépondérant dans cette évolution : qui sont-ils ? comment se développent leurs carrières ? quels liens familiaux les unissent ? Souhaitons que l'auteur continue d'exploiter avec le même bonheur l'immense richesse des fichiers qu'il a si patiemment constitués.

Michel HEBERT.

W. F. LEEMANS — *La principauté d'Orange de 1470 à 1580. Une société en mutation*. 2 vol., 964 p. Hilversum, Verloren, 1986. Appendices, index (matières, patronymes, toponymes).

Il n'est pas tout-à-fait surprenant qu'un ouvrage sur Orange soit rédigé et produit par des Néerlandais, et en français. Cette publication constitue un témoignage à la fois du lien que la famille d'Orange-Nassau réalisa entre la principauté et les Provinces-Unies et de la tradition francophone, en net recul aujourd'hui, qui s'est longtemps maintenue aux Pays-Bas. Il est plus rare de voir un juriste sacrifier à Clio, même si c'est, au départ du moins, par le biais des institutions. Pour réaliser cet important ouvrage l'auteur ne fut pas seul, je me souviens l'avoir vu, longuement et régulièrement, durant des années, dépouiller les interminables séries notariales, toujours fidèlement accompagné de son épouse - jusqu'à sa disparition - à laquelle il rend un émouvant hommage.

En 1969 W.F. Leemans avait déjà publié *Guillaume de Nassau et la principauté d'Orange (1544-1559)* et aussi, en 1974, *La noblesse de la principauté d'Orange*. Voici donc à présent le dernier tableau du triptyque orangeois, le plus important sans aucun doute. Le premier tome comprend le texte, soit 529 pages, tandis que le second regroupe notes, pièces justificatives, appendices et index.

Comme il est assez souvent le cas de nos jours, une préoccupation d'ordre généalogique fut à l'origine de l'enquête. W.F. Leemans partit à la recherche de ses ancêtres, les Virieu. Ainsi les notaires Guillaume et Jean Virieu, après Bartolomeu, Alzéar et Gonin, constituent comme l'épine dorsale de cette société orangeoise vue par W.F. Leemans.

Présenter une synthèse se révèle à peu près impossible tant l'auteur a accumulé les événements et les faits. En particulier, la mutation — dont le terme même figure en sous-titre — n'apparaît pas vraiment. Ce qui nous est offert c'est une masse d'informations plus ou moins ponctuelles, résultat d'un énorme labeur de vingt ans de dépouillement. Rendons hommage sans hésiter au paléographe assidu qu'est W.F. Leemans : qui a fréquenté les notaires des XV^e et XVI^e siècles appréciera l'exploit réalisé. On regrettera l'absence d'une ligne générale dans cette étude qui n'est cependant pas seulement l'histoire d'une famille mais, à vrai dire, pas davantage, en fin de compte, celle de la société orangeoise. En outre, l'absence d'indication des sources, de la bibliographie, d'un plan de ville d'Orange (la carte publiée p. 18-19 est une curiosité : elle est inversée, avec le Rhône placé à l'est d'Orange) constitue une faiblesse. En revanche les index, absents dans de nombreux livres, méritent d'être signalés.

Le projet présenté était alléchant : étudier la transition effectuée par une société précise du Moyen Age aux temps modernes ; faire une « histoire totale » : économique, sociale, politique, juridique, culturelle, religieuse ; offrir une synthèse à l'échelle de la principauté. Mais du projet à la réalisation... N'attendons pas de cet ouvrage ce qu'il ne peut donner, nous serions déçus, et ce serait dommage car il recèle des qualités réelles.

Le travail de W.F. Leemans ne répond pas aux critères de l'histoire telle qu'elle se fait aujourd'hui. Il rend toutefois des services non négligeables. Les catalogues de familles nobles (p.66-80), de familles d'artisans et de marchands (p.83-87), des familles de lettrés (p.89-95) fourmillent de renseignements concrets sur les divers individus qui les composent et qu'il serait bien malaisé de retrouver dans les documents originaux. De même on appréciera la publication en appendice de notices sur les diverses familles. Voilà qui pourra aider les chercheurs de toute nature : T.2, p.666-700 pour les Dagout, Allary, Biscarel, de la Baume, Longes ; p.726-733 : famille Convent ; p. 743-758 : Abaroux, Yssengia ; p. 775-780 : Chanuel ; p. 843-891 : « L'histoire de la famille de Virieu aux Pays Bas ». Plus utile encore sans aucun doute sera l'édition de la « visite générale » de 1568 qui constitue le dénombrement des habitants d'Orange groupés par quartier (p.795-813).

En fin de compte cet ouvrage ne se situe pas du tout sur le même plan que celui de Françoise Gasparri, *La principauté d'Orange au Moyen Age (fin XIII^e - XV^e siècle)* dont on aurait pu penser qu'il prendrait la suite. Il se place dans la lignée des oeuvres érudites du siècle dernier ou de ce siècle qui rendent encore tellement de services aux amateurs, aux chercheurs et aux historiens actuels.

Gabriel AUDISIO.

Nicole ARNAUD-DUC. — *Droit, mentalités et changement social en Provence occidentale. Une étude sur les stratégies et la pratique notariale en matière de régime matrimonial de 1787 à 1855*. Aix en Provence, Edisud 1985, 352 p.

Typographie serrée, mise en page massive, tableaux chiffrés à la limite de la lisibilité, croquis faisant double emploi avec les précédents quand ils ne sont pas inutiles, pages qu'un déluge de chiffres force souvent à lire ligne à ligne et crayon à la main, manque de concision, bibliographie surabondante et pourtant incomplète (p.ex. la thèse de J-L Mestre), erreurs (p.ex. Lambesc siège de l'Assemblée des communautés entre 1746 et 1786), affirmations plus que contestables (p.ex. l'écrasement fiscal de la paysannerie avant la Révolution alors que la pression de la fiscalité ne retrouve le niveau du règne de Louis XIV qu'à la veille de la révolution, et encore en livres courantes), faiblesses bibliographiques (p.ex. l'auteur s'en tient à l'*Encyclopédie départementale* pour les chiffres des défrichements), l'ouvrage de N. A-D. a de quoi rebuter. D'autant qu'elle ne nous épargne pas les remarques personnelles parfaitement hors sujet et sans intérêt (p.ex. ce « retour frelaté à un passé mythique et démobilisateur » dont elle croit cingler le Félibrige, p.24) et un engagement dont on se demande s'il relève encore de la démarche historique (cf. particulièrement la conclusion).

Ce serait cependant une erreur de ne pas aller jusqu'au bout. Le livre est rigoureux,

intelligent. Derrière un geste majeur de la vie sociale, N.A.-D. cherche à saisir des comportements de classe entre la fin du XVIII^e siècle jusqu'à l'aube des bouleversements économiques et sociaux du second XIX^e siècle.

Pour y parvenir, elle a réalisé trois sondages chronologiques (autour de 1785, de 1810 et de 1855) en quatre sites caractéristiques (les bassins d'Aix et Fuveau-Gardanne, les régions salonnaises, martégaies), prospectant les archives notariales mais aussi l'état civil, ce que ne signale pas le titre retenu. Les résultats obtenus sont groupés en quatre parties : influence des facteurs naturels (âge au mariage, lien familial, origine géographique des époux) ; choix du conjoint et du régime matrimonial (dans chacune des zones choisies, étude du profil socio-professionnel des époux et de l'homogramme, influence du statut socio-professionnel sur le statut matrimonial en se plaçant du point de vue de l'époux, de sa famille, de la famille de l'épouse) ; incidence de la condition socio-professionnelle sur le contenu du contrat (notamment : la cohabitation des époux avec le père du mari, la dot) ; mentalités et comportements juridiques (synthèse des résultats obtenus groupe par groupe).

Il est quasiment impossible de résumer ceux-ci : tout l'ouvrage se présente comme une palette de nuances et d'interrogations. On retiendra les spécificités marquées d'Aix et du bassin minier d'une part, d'autre part la mise en valeur de ce que l'on pourrait appeler un comportement de « possédant » (caractérisé par la recherche de dispositions de protection des biens, le régime dotal avant la révolution, le régime contractuel au XIX^e siècle) par opposition à un comportement de « pauvre » (désintéressé vis à vis du contrat). On retiendra également les mimétismes de comportement chez certains éléments en voie de déclassement ou en voie d'ascension, le poids relatif du modèle familial en matière de régime matrimonial, l'importance de l'homogamie dans tous les milieux sauf celui des employés, le recul de la dot au XIX^e siècle sauf dans les milieux les plus aisés, les progrès du régime de la communauté.

Les démographes tireront un grand profit de l'étude du mariage réalisé dans la première partie, à laquelle on pourra reprocher la faiblesse des comparaisons avec le XVIII^e siècle que de nombreuses recherches nous font de mieux en mieux connaître.

La masse et la précision des résultats n'emportent pas entièrement la conviction. On remarquera que l'auteur butte souvent sur les nuances de comportement qu'elle dégage et propose alors surtout des hypothèses explicatives. On se demande également s'il s'agit bien des comportements « de classe » car rien dans ce qu'elle écrit ne prouve vraiment l'existence d'une conscience de classe, critère auquel elle se réfère explicitement quelque part : ce qu'elle a bien montré c'est le souci de protection des biens et la technique principale en ce domaine. Mais toutes les nuances mises en valeur restent mal expliquées.

Ne faudrait-il pas en chercher la cause dans la démarche adoptée, c'est à dire dans la technique du sondage ? Peut-on pleinement exploiter les archives notariales sans une analyse exhaustive préalable des fonds ? N.A.-D. signale dès le départ le poids du notaire dans les actes qu'il enregistre, et les historiens des mentalités devraient bien s'en souvenir. Peut-on surtout travailler sans une reconstitution aussi fine que possible de tous les comportements de la famille à laquelle appartient l'individu considéré pour le type d'acte analysé et sans l'histoire économique et démographique de cet individu ?

On répondra avec quelque raison, que dans ces conditions on ne fera jamais d'histoire. Certes. Mais on doit se rappeler que l'histoire des mentalités ne sera jamais qu'une quantification de gestes et d'apparences tant que ces préalables n'auront pas été remplis

Association historique du pays de Grasse — *Les Grassois et le pays de Grasse dans la Révolution française*. Comité académique pour la célébration du second centenaire de la Révolution française, Nice, 1986, 167 p.

L'approche du bicentenaire de la Révolution française fait se multiplier les colloques et les publications sur cette période qui constitue un champ d'investigation encore largement à défricher par les historiens. L'histoire locale, qui a passionné les érudits du siècle dernier, avant de tomber dans un certain désintérêt, trouve dans ce bicentenaire l'occasion d'un renouveau, tant il est vrai que la Révolution française demeure un temps fort de notre histoire, tant nationale que locale. L'association historique du pays de Grasse a été une des premières à tenir une journée d'étude dans le cadre du bicentenaire, le 9 février 1985. Les actes ont été publiés en décembre 1986 en un fascicule édité par le comité académique pour le bicentenaire, sous l'impulsion du professeur Paul Gonnet.

Préfacé par le maire de Grasse, Hervé de Fontmichel, dont les ancêtres ont été parmi les acteurs de la vie économique et politique grassoise pendant la Révolution, le recueil comprend sept communications complétées par une postface de Paul Gonnet qui synthétise leur apport à l'histoire de la cité des parfums. Comme il est de coutume dans ces publications, les angles d'approche sont divers, mais avec une unité de lieu (Grasse et son « pays ») et une unité de temps (la Révolution élargie parfois au second XVIII^e siècle) qui évitent la dispersion. La plupart des communications rendent compte de travaux originaux, parfois à peine entamés comme celui de J.C. Poteur sur la propriété foncière à travers l'étude du cadastre, le plus souvent achevés. L'ouvrage aborde aussi bien les aspects économiques (Lucien Aune), démographiques (Michelle Pollet) que sociaux, religieux et politiques avec les communications de Frédéric Muyard sur le cahier de doléances de Grasse, ou de Marie-Hélène Froeschlé-Chopard qui reprend et approfondit, par une enquête exhaustive dans l'espace de l'arrondissement de Grasse, l'analyse comparative entre confréries de pénitents et sociétés populaires présentée en 1965 par Maurice Agulhon parti à la recherche des formes d'expression de la sociabilité provençale. L'approche monographique et biographique a aussi sa place dans ce recueil, avec la présentation par Georges Vindry de la société populaire de Plascassier, à partir de ses registres de délibérations, et de trois aspects de la personnalité et de l'œuvre du plus connu des révolutionnaires grassois, Maximin Isnard, par François Crépeux : ses racines sociales et culturelles, sa théorie constitutionnelle, et ses attitudes successivement anticléricales et mystiques. Cette communication, qui à elle seule occupe un tiers de l'ouvrage, éclaire certains aspects de la personnalité du député girondin, dont la trajectoire (du conventionnel régicide au notable impérial qui verse dans le mysticisme) n'est pas exceptionnelle. L'auteur, par note interposée, feraille avec Albert Soboul sur le statut socio-professionnel de Maximin Isnard, en qui il voit un industriel-négociant, en insistant particulièrement sur le premier terme, mais sans apporter de preuve chiffrée à l'appui, et pense que tout compte fait Isnard « se comporta et raisonna beaucoup plus en propriétaire robin qu'en capitaliste », ce qui correspond en fait à une réalité sociologique fondamentale du XVIII^e siècle où le négoce menait généralement une famille à la propriété foncière et à la robe en l'espace de deux ou trois générations.

L'impression d'ensemble qui se dégage de ce portrait impressionniste en petites touches, loi du genre de ces colloques, de Grasse pendant la Révolution : une petite capitale régionale, économiquement dynamique, d'une dizaine de milliers d'habitants qui n'attendaient pas la Révolution, car la bourgeoisie l'emportait déjà en influence sur la noblesse, mais où, malgré l'éloignement de la capitale, le débat politique s'est exprimé, s'accrochant souvent à des problèmes concrets comme les taxes sur les peaux, à travers notamment les séances des sociétés populaires où se recréèrent des formes de sociabilité masculine expérimentées depuis longtemps, sur un autre mode, dans les confréries de pénitents.

Bernard COUSIN

Raymond JAUSSAUD — *Salon à la belle époque*. Ed. Jeanne Laffitte, Marseille 1985. 233 p., illustrations dans le texte.

On ne peut que se féliciter de rencontrer des « amateurs » dans la carrière historique. Malheureusement, et quoi qu'en dise le bulletin de présentation, R.J. n'est pas un historien. On n'en voudra pour preuve que sa bibliographie (aux indications sommaires, approximatives, voir inexistantes), son indifférence aux origines de « l'immigration » salonnaise (pourtant plus de la moitié de la population serait d'origine extérieure), son insuffisante analyse de la presse locale, ou encore son étonnement devant la précarité de la condition ouvrière au XIX^e siècle malgré la Révolution française ! On attend avec curiosité le « *Salon pendant la Révolution* » qu'il nous annonce, en espérant qu'il se sera mieux informé d'ici là.

Le bulletin de présentation nous apprend aussi que R.J. « vient à la littérature » par le biais de l'histoire. En dépit de ses efforts, l'auteur n'est pas un écrivain. Là où l'on attendait un chroniqueur alerte, un conteur, on a un rédacteur épouvantablement lourd et ennuyeux, qui ne recule au besoin ni devant les fautes d'orthographe, ni devant les néologismes pénibles.

L'éditeur — sans doute respectueux du travail de l'auteur, ce dont on ne saurait trop le féliciter quand on songe à ce que se permettent parfois ses confrères parisiens — n'a pas avantage R.J. en adoptant une typographie serrée, pénible à lire, et une présentation massive sans le moindre sous-titre.

Or, on aurait bien besoin de sous-titres car l'auteur n'a ni l'esprit analytique ni l'esprit synthétique. Quand il traite son sujet — ce qui n'est pas toujours le cas — il met à la suite, dans l'ordre chronologique, une série de fiches jusqu'à épuisement du stock, et enfile les thèmes sans raison apparente. Le chapitre 2 — « Salon, comment c'était » ! — est un modèle du genre. Mais on ne nous épargne aucun détail, même oiseux, ce qui nous vaut un matraquage de noms propres dont on se demande ce qu'ils peuvent dans leur grande majorité représenter pour les Salonais authentiques, des déluges de chiffres (mais sans calcul de pourcentage), des citations interminables. N'oublions pas, pour couronner le tout, les digressions fastidieuses.

Trois chapitres ou paragraphes n'ont quasiment rien à voir avec le livre : « La vie salonnaise à la belle époque » : qu'est-ce à dire ? où à l'évocation d'une agglomération somnolente et tranquille ont été préférés de larges détours par la belle époque, la guerre des Boers, l'affaire Dreyfus, le préfet Lépine, le président Loubet, Millerand, le président Fallières, les grèves de 1905-1909, la législation sociale. Salon n'apparaît qu'à l'occasion, alors que l'on pouvait espérer l'examen des points de vue locaux sur ces événements ou ces personnages. « L'avion » aurait dû être intitulé : « L'avion sur les bords de l'étang de Berre ». Quant à « La mort de Mistral », c'est une demi-page (sur quatorze !) pour évoquer les relations du poète de Maillane avec Crousillat, quatre pour reproduire le discours de Pelletan à la fête félibréenne de Sceaux (en 1905), et neuf et demi pour s'étendre sur la vie et l'oeuvre de Mistral.

Ceci dit, on pourra glaner ici et là des renseignements intéressants sous réserve des insuffisances déjà signalées dans le domaine des références. Ainsi la description de la ville (trop détaillée, pp.22-34), la question sociale, les grèves, la politique de la municipalité (pp.189-203). Malheureusement digressions, chiffres, manque de rigueur gâchent ces pages.

R.J. aime sa ville, on le sent bien. Qu'il veuille ressusciter le passé dans ses détails, on ne peut que l'approuver, surtout quand il sait se dégager des sources écrites pour aller à la recherche de témoins. Mais il faut de la méthode et du style. Sinon les

ouvrages qu'il annonce sur la période révolutionnaire et le XIX^e siècle seront aussi indigestes que ce premier livre. Ce qui serait dommage.

François-Xavier EMMANUELLI.

Françoise HILDESHEIMER — *La vie à Nice au XVII^e siècle*, Paris, Publisud, 1988, 1 vol. 8, 269 pages.

Françoise Hildesheimer était particulièrement qualifiée pour traiter *La vie à Nice au XVII^e siècle* par sa thèse de l'École des Chartes soutenue en 1974 sous le titre *Nice au XVII^e siècle, Economie — Famille, Société*. Celle-ci reposait notamment sur le dépouillement des registres de notaires niçois pour les années 1614-1625 et 1650-1660, ainsi que sur les diverses comptabilités de l'administration municipale et les testaments déposés au Sénat de Nice.

De là, la richesse de l'information pour tout ce que concerne *La vie matérielle et la culture, la Structure familiale, etc....* Les chapitres sur la vie économique sont aussi substantiels et l'auteur parle avec raison de la difficile promotion du port franc sans négliger les corsaires et la peste tout en brossant les portraits des marchands niçois. Un chapitre intitulé *L'universel recours au crédit* fait heureusement ressortir que les opérations de crédit concernaient de 70% à 80% des actes. Un autre situe utilement le rôle des *Etrangers et de la communauté juive*, celle-ci constituant la seule véritable colonie étrangère et bénéficiant de l'édit sur le port franc.

Mais les autres aspects de Nice au XVII^e siècle ne sont pas négligés. L'auteur présente non seulement *Le pays et les hommes* mais aussi *Les institutions locales et la vie urbaine* tout en faisant une large place à *L'environnement religieux*. Un chapitre sur *La structure de la société* clôt heureusement l'ouvrage.

Une vingtaine d'illustrations bien choisies, qu'il aurait été utile de disperser, rehaussent la qualité du livre. On apprécie aussi les annexes, qu'il s'agisse des poids et mesures, ou des principales familles de la noblesse ou d'un glossaire fort utile.

Ajoutons que la documentation reste toujours parfaitement maîtrisée et la lecture facile et agréable. Cet ouvrage solide, sérieux et agréable, est sans doute le meilleur livre consacré à l'Histoire de Nice.

Maurice BORDES

Thomas K.SCHIPPERS — *Temps vécus, temps perçus, au fil des saisons en Provence intérieure*, Editions du C.N.R.S., 1986, 21 x 29 cm, 268 p., 220 F.

Les études sur le Var qui se sont multipliées ces derniers temps (1), éliminent peu à peu une idée reçue : celle du caractère artificiel de ce département. Car ce qui est vrai de son découpage administratif ne l'est nullement du mode de vie de sa population, fait d'un subtil équilibre de petites activités agricoles, pastorales et industrielles.

Mettre en évidence et expliquer ce « système Var » tel qu'il persiste aujourd'hui, est le but de l'ouvrage pionnier de Th. Schippers, consacré à la perception du temps annuel par les hommes de la « Provence intérieure ». Un temps qui est à la fois cycle et discontinuité, marqué par des temps forts et des repères saisonniers fixes.

D'emblée, et pour la commodité de sa présentation, l'auteur divise son étude en deux parties : l'année des sédentaires (les cultivateurs), et l'année des itinérants (essentiellement les bergers), chacune ayant un cycle économique et des phases différentes, et générant des modes d'existence propres. Mais il montre toujours, saison après saison, la complémentarité d'activités diverses permettant de tirer le meilleur parti du temps, de l'homme, et des ressources naturelles. Une analyse très fine, par exemple, étudie les déplacements des travailleurs saisonniers comme les moissonneurs et les vendangeurs.

Sans en entamer l'étude, Th. Schippers pose aussi un grave problème : le développement du tourisme qui, n'ayant avec le « système Var » ni liens économiques, ni liens culturels, représente pour cet équilibre fragile une grave menace.

La volonté de présenter un tableau d'ensemble ne permet certes pas d'entrer dans les détails (2), mais dans ce cadre général s'inscriront certainement de nombreuses études ultérieures.

Un bel ouvrage d'ethnologie, d'une grande sûreté de trait, où, derrière la description de l'observateur « extérieur », on perçoit l'attachement pour ces hommes qui « ont domestiqué concrètement et symboliquement leur environnement naturel ».

Albert GIRAUD

Christiane AMIEL — *Les fruits de la vigne. Représentations de l'environnement naturel en Languedoc*, Paris, Editions de la maison des sciences de l'Homme, 1985, 134 p, 39 ill.

Voici un ouvrage dont l'intérêt dépasse largement le format, même si l'historien a parfois quelque difficulté à suivre la démarche de l'ethnologue. L'auteur, ayant constaté que le mot vigne désigne en occitan comme en français « à la fois la plante elle-même et le lieu circonscrit par sa culture », se propose d'étudier l'ensemble végétal et animal que constitue une vigne. C'est la présentation de l'éco-système, parfois du socio-système de la vigne du Fenouillèdes dans les Pyrénées-Orientales dans la première moitié du XX^e siècle.

Les titres des trois parties et de l'épilogue sont peu évocateurs. *La vigne mariée* : là c'est le micro-paysage, culture en oulières, diverses associations. Celle de la vigne et de la pêche est examinée de près car, si les bons vins viennent sur les terres maigres, sèches, volontiers caillouteuses, les bonnes pêches aussi. En fait, le travail de jardinage méticuleux que nécessite la viticulture a été mis à profit par les hommes pour donner d'autres productions que le raisin ; on a profité des travaux de la vigne pour le pêcher, l'amandier, l'olivier. La 2^e partie, *Entre bois et jardins*, inventorie les produits de la cueillette obtenus dans la vigne : la salade à la buchette, que les femmes ramassent à chacun de leurs passages laborieux sur la terre depuis le printemps jusqu'aux vendanges, les asperges sauvages. Des légumes sont cultivés dans des cavaillons (étroite bande de terre qui va d'un cep à l'autre et que ne peut labourer la charrue) : asperges, poireaux, fraises, melons (de cavaillon....). *La vigne animale*, enfin, évoque les escargots de vigne (vignerons) que l'on ramasse aux vendanges, les oiseaux migrateurs que l'on chasse à

1. Sur la voie tracée par M. Agulhon, citons seulement les travaux d'Yves Rinaudo et la thèse à paraître de Pierre Chabert.

2. On aurait souhaité des développements plus fournis sur les apiculteurs, les paysans-forestiers des Maures par exemple.

la même époque. Quant à l'épilogue, il tente de poser des questions sur les usages sociaux ; si la proximité qu'il y a, dans la vigne, entre cueillette et culture ressort très bien, ainsi que leur opposition parfois, les paragraphes sur la chasse ou le don et contre-don sont moins convaincants.

De tout cela je retiens une fine description du détail d'une culture avec la variété des diverses activités et la multiplicité des ressources. On comprend que les techniques culturales font partie d'un système cohérent auquel on ne peut toucher qu'avec précaution ; la cueillette et la culture dérobée y complètent avec bonheur les ressources de la culture principale, qui trop souvent nous cache le reste dont la valeur d'appoint permet de varier les subsistances.

Mais les nombreuses idées lancées dans le livre, ici et là, le sont de façon éparpillée et l'on a du mal à suivre. Ainsi en est-il d'un long parallèle entre huile et vin, d'une étude des diverses plantes qui portent le nom de houblon, d'une substantielle réflexion sur le muscat comparé au cépage noah et son goût foxé. Non que ces pages n'aient pas d'intérêt, j'ai particulièrement apprécié celles sur le muscat et le phylloxéra, mais elles auraient été mieux venues dans un chapitre spécial. Elles n'auraient pas brisé le développement d'un récit « géographique » et auraient permis de mieux justifier un sous-titre ambitieux. Enfin, un historien est toujours un peu inquiet face à une histoire sans chronologie. Le système décrit, et bien décrit, est celui d'une certaine époque : la première moitié du XX^e siècle ; or, cela n'est pas explicite. Il n'y a pas que les associations végétales (la phyto-sociologie) qui entre en jeu, mais aussi toute la société. Cela est peu dit, sauf quelques mots à propos du phylloxéra.

Bon, ces critiques sont à l'évidence celles d'un historien. Elles n'enlèvent rien aux qualités d'un livre qui a le grand mérite d'aborder le monde rural sous l'aspect concret et détaillé d'une pièce de terre : que se passe-t-il dessus, qu'en retire l'homme ? Les réponses sont claires, notre attention est attirée sur tout un foisonnement d'activités secondes qui font la complexité et la richesse d'un monde où vivent les hommes. De cela, que l'auteur soit remerciée.

Georges COMET

Cartographie historique provençale : deux publications récentes.

Depuis l'*Atlas historique* paru en 1969, aucune cartographie importante n'avait été publiée, bien que certaines thèses soutenues depuis cette date fussent abondamment pourvues dans ce domaine.

Le bi-centenaire de la Révolution vient de donner lieu à deux publications. Aux éditions du CNRS, Guy Arbellot, Jean-Pierre Goubert, Jacques Mallet et Yvette Palazot ont fait paraître la « *Carte des généralités, subdélégations et élections en France à la veille de la Révolution de 1789* ». Chaque feuille est accompagnée d'une notice plus ou moins développée faisant le point sur la question et donnant une bibliographie. La feuille n° 12 couvre le sud-est du royaume. Une carte financière devrait paraître en 1989.

Guy Arbellot et Bernard Lepetit ont assuré, dans le cadre d'un *Atlas de la Révolution française*, la publication du tome 1 consacré *aux Routes et communications* (Ed. de l'EHESS, Paris 1987). Intéressent la Provence le chap.1 (les voies), le chap.2 (les moyens de communication) et une série de cartes qui toutes mettent en valeur

l'éloignement de la province à la fin du XVIII^e siècle : grandes voies de communication en 1789 ; poste aux lettres en 1795 ; le courrier de Paris : distribution en 1795 et temps d'acheminement en 1795 et 1763 ; prix de la lettre postée à Paris et à Orléans 1759-1792 ; l'activité postale 1795-1802 ; les voitures publiques : réseau général en 1789, types de véhicules ; trafil hebdomadaire et services de Paris en 1789.

L'ensemble est très clair, facilement utilisable.

François-Xavier EMMANUELLI.

ERRATUM

Dans l'article de P. Santoni, paru dans le N° 153, il faut lire :

p. 341, tableau du milieu de page, ligne finale :

Total...	136	417	32,61%
----------	-----	-----	--------

p. 349, la référence exacte du compte rendu du congrès d'Avignon de 1985 est la suivante :

PH, XXXV, n° 142, p. 459-460.

COLLABORATEURS DE CE NUMERO

Jean-Pierre BILLET, 151, rue des Mésanges, La Meynade, 83140 Six-Fours.

Yvonne KNIEHBIELER, professeur émérite, U.E.R. d'Histoire, Université de Provence, 29, avenue Robert-Schumann, 13621 Aix-en-Provence.

Francine MICHAUD, 30 Charles Street West 707, Toronto (Ont.) W4Y 1R5, Canada.

Georges REYNAUD, Laboratoire de Morphologie expérimentale et caryologie, Université de Provence, 3, place Victor-Hugo, 13331 Marseille Cedex 3.

Michel TERRISSE, U.E.R. d'Histoire, Université de Provence, 29, avenue Robert-Schumann, 13261 Aix-en-Provence.

Madeleine VILLARD, 26, boulevard Michelet, 13008 Marseille.

Jean-Louis VISSIERE, U.E.R. Arts Lettres Expression, Université de Provence, 29, avenue Robert-Schumann, 13621 Aix-en-Provence.